

Ces garçons qui prennent du retard dans les économies avancées

Quand les garçons obtiennent des résultats scolaires insuffisants, cela nuit à leurs futures perspectives d'emploi et à leur potentiel de mobilité économique. Reeves, chercheur en études économiques à l'institution Brookings à Washington soutient que c'est le système qui doit être réparé dans son nouveau livre *Of Boys and Men: Why the Modern Male Is Struggling, Why It Matters, and What to Do About It*. « Je connaissais certains des gros titres concernant les garçons en difficulté à l'école et sur le campus, les hommes perdant du terrain sur le marché du travail et les pères perdant le contact avec leurs enfants. Je pensais que certains d'entre eux étaient peut-être exagérés. Mais plus j'y regardais de près, plus le tableau était sombre ». Il propose une solution qui fait bien jaser chez nos voisins du Sud, celle de les *redshirter*, une pratique plutôt utilisée dans le sport, et qui en termes de scolarisation, consisterait à retarder l'entrée à l'école maternelle des garçons en âge de le faire afin de leur laisser plus de temps pour développer leurs capacités, notamment leurs capacités socio-émotionnelles. Croiser les points de vue informés importe au PÉRISCOPE.

Son analyse de données l'amène au constat que l'écart entre les sexes en matière d'obtention d'un diplôme universitaire est plus important qu'au début des années 1970, « mais dans la direction opposée ». Alors que « les hommes au sommet » continue de prospérer et que les salaires des femmes ont considérablement augmenté, les salaires de la plupart des hommes sont plus bas aujourd'hui qu'en 1979. « Un père sur cinq ne vit pas avec ses enfants », écrit-il, et « les hommes représentent près de trois "morts par désespoir" sur quatre, que ce soit par suicide ou par *overdose*. »

Et pourtant, ce ne sont pas les garçons qui ont besoin d'être « réparés », affirme Reeves. Ce sont les institutions et les systèmes sociaux - y compris les écoles - qui doivent s'adapter parce qu'ils ne fonctionnent plus bien pour de nombreux garçons. « Il m'est apparu clairement que les problèmes des garçons et des hommes sont de nature structurelle, mais sont rarement traités comme tels », écrit Reeves. « Mon principal message est qu'il existe des écarts considérables entre les hommes et les femmes à tous les stades et dans le monde entier, et que nombre d'entre eux continuent de se creuser. Mais les décideurs politiques, tels des cerfs devant les phares d'une voiture, n'ont pas encore réagi. »

Korbey¹ l'a interviewé récemment. Ses idées reflètent non seulement des années d'études et de recherches, mais aussi une expérience réelle en tant que parent de garçons.

¹ Adaptation et traduction faite par le réseau PÉRISCOPE de l'article suivant :
Korbey, H. (2022). « Boys Are Falling Behind. What Can We Do About It? » *Edutopia*.
https://www.edutopia.org/article/boys-are-falling-behind-what-can-we-do-about-it?utm_content=linkpos1&utm_source=edu-legacy&utm_medium=email&utm_campaign=weekly-2022-11-09

Korbey : Prenons la mesure du problème : les hommes et les garçons d'aujourd'hui sont vraiment en difficulté, et ce, sur plusieurs fronts. Pouvez-vous décrire ce qui arrive aux garçons ?

Reeves : Le constat de base est le suivant : concernant à peu près toutes les mesures, à tous les niveaux du système, les garçons sont maintenant à la traîne des filles et les hommes à la traîne des femmes. C'est le cas dans presque toutes les économies avancées.

En 1972, lorsque le [titre IX](#) a été adopté (protégeant les personnes contre la discrimination fondée sur le sexe dans les programmes ou activités d'éducation bénéficiant d'une aide financière fédérale), les hommes étaient d'environ 13 points de pourcentage plus susceptibles d'obtenir un diplôme universitaire de quatre ans que les femmes. Aujourd'hui, les femmes ont environ 15 points de pourcentage de plus de chances d'obtenir un diplôme universitaire de quatre ans que les hommes. L'écart entre les sexes dans l'enseignement supérieur est donc plus important aujourd'hui qu'à l'époque où le titre IX a été adopté, et ce, dans l'autre sens.

Dans un district scolaire typique des États-Unis, les filles ont maintenant presque un niveau d'avance en anglais. Elles ont rattrapé leur retard en mathématiques. Dans les districts scolaires pauvres, elles ont un niveau d'avance en anglais et en mathématiques. Dans le top 10 % des meilleurs scores au GPA², deux tiers sont ceux de filles. Dans les 10 % les moins bons, deux tiers sont ceux de garçons.

Et les écarts sont très importants en termes d'exclusion scolaire et de suspension. Mais une statistique qui m'a vraiment fait réfléchir est que 23 % des garçons de la maternelle à la 12e année³ ont été diagnostiqués comme souffrant d'un trouble du développement, soit un garçon sur quatre.

À ce stade, il faut vraiment s'interroger sur le système défaillant, plutôt que sur la défaillance des garçons au sein de ce système.

Korbey : Pourquoi est-ce que ça arrive maintenant ? Ce n'est pas comme si les garçons et les hommes avaient toujours éprouvé des difficultés - comme vous le soulignez dans le livre, les hommes ont dominé pendant longtemps. Qu'est-ce qui a changé et pourquoi devrions-nous y prêter attention, compte tenu de la durée pendant laquelle les hommes ont eu le dessus ?

Reeves : Le système éducatif est structuré de manière à favoriser les filles et les femmes, en moyenne. Dans une certaine mesure, il en a toujours été ainsi, mais nous ne pouvons pas le voir, parce que nous avons ces freins [sociétaux] aux aspirations et aux opportunités des femmes. Peu importait que les filles soient

² Aux États-Unis, le GPA (grade point average) est un nombre qui indique la moyenne des résultats des différents cours suivis. Selon cette cote, plus ce nombre est haut, plus l'élève a performé.

³ Aux États-Unis, correspond à la dernière année du secondaire.

meilleures si elles n'allaient pas à l'université. Dès que nous avons levé ces freins, elles sont passées devant.

Nous avons fait un assez bon travail pour niveler le terrain de jeu et le résultat expose le fait que, sur ce terrain, les filles sont de meilleures joueuses. Elles sont plus avancées, leur cerveau se développe plus tôt, elles ont plus de compétences que notre système éducatif récompense. Même dire ça à voix haute semble bizarre, étant donné l'histoire. Mais je ne peux pas regarder les résultats et les voir d'une autre façon.

Korbey : Une grande partie de ce qui ne va pas pour les garçons et les hommes semble commencer à l'école et se poursuivre de la maternelle à la 12^e année jusqu'à l'enseignement supérieur. Pourquoi les garçons et les jeunes hommes ont-ils ces difficultés à l'école primaire et secondaire ?

Reeves : Les garçons qui rencontrent vraiment des difficultés dans le système éducatif sont ceux des quartiers pauvres, issus de la classe ouvrière, et, surtout, les garçons et les hommes noirs. Le système éducatif ne sert pas non plus très bien les filles noires. Mais par rapport aux garçons noirs, elles s'en sortent beaucoup mieux.

Ce que vous voyez, c'est une combinaison de difficultés comportementales qui conduisent souvent à des diagnostics de ces difficultés, beaucoup plus fréquents chez les garçons. Vous verrez des taux de suspension et d'exclusion beaucoup plus élevés. Et les garçons ont des difficultés avec les compétences non cognitives : ils ne rendent pas leurs devoirs parce qu'ils ne savaient pas qu'il y avait des devoirs, parce qu'il leur est plus difficile d'être orientés vers l'avenir, etc.

Il est intéressant de noter qu'aux tests standardisés, comme le SAT⁴ et l'ACT⁵, l'écart entre les sexes est minime. Il est important de montrer qu'il n'y a aucune preuve d'une différence d'intelligence.

Korbey : On a parfois l'impression que l'école d'aujourd'hui, qui met l'accent sur la langue et sur la lecture, avec souvent peu de récréations ou d'activités pratiques, est difficile pour beaucoup de garçons. Qu'y a-t-il dans l'environnement scolaire, ou dans la façon dont nous structurons l'école, qui ne fonctionne pas pour de nombreux garçons ?

Reeves : Je pense que cela commence dès la première cloche : le fait que nous commençons l'école, surtout le secondaire, si tôt dans la journée. C'est mauvais pour les filles aussi, mais il semble que ce soit encore pire pour les garçons. Je pense donc que commencer l'école plus tard est une bonne idée.

⁴ "Scholastic Aptitude Test" renommé "Scholastic Assessment Test" pour être finalement renommé "SAT Reasoning Test". Test fréquemment utilisé aux États-Unis pour l'admission dans les universités.

⁵ American College Testing. Autre test fréquemment utilisé aux États-Unis pour l'admission dans les universités.

Ensuite, il y a la nécessité de faire des pauses plus fréquentes, ce qui semble varier en fonction du sexe. Il y a de bonnes raisons de penser que les garçons ont plus de mal que les filles à rester assis, à se concentrer. Je sais que c'était mon cas. On m'a mis dans une classe de rattrapage en anglais parce que je n'arrivais pas à me concentrer. Aujourd'hui, on me diagnostiquerait un trouble de l'attention. Il est important de bouger davantage. Nous avons dévalorisé l'éducation physique et les mouvements réguliers, les pauses régulières : les étudiant·es sont en chair et en os, iels ne sont pas des cerveaux sur un bâton. Les filles en bénéficieraient aussi, bien sûr.

Korbey : L'une des solutions que vous proposez est de *redshirter* tous les garçons en Amérique, c'est-à-dire de les retenir un an avant leur entrée en maternelle pour qu'ils aient un an de plus que les filles pour débiter leur parcours scolaire. Comment en êtes-vous arrivé à cette idée et pourquoi pensez-vous que cette intervention pourrait être utile ?

Reeves : Les filles sont de 14 points de pourcentage plus susceptibles que les garçons d'être prêtes pour l'école à l'âge de 5 ans. C'est plus important que tout autre écart, plus important que l'écart racial.

Plus j'examinais les différences de développement, en particulier au niveau du cortex préfrontal, la partie du cerveau qui vous aide à vous organiser, plus les filles étaient en avance. Elles développent cette partie du cerveau environ un an plus tôt que les garçons; certains disent que c'est plutôt deux ans. Quiconque passe du temps avec un groupe de garçons de 15 ans et de filles de 15 ans sait de quoi je parle. Ce n'est pas seulement une question de physique - les filles sont des jeunes femmes, effectivement, et les garçons restent des garçons.

Vous auriez donc des garçons de 15 ans en classe avec des filles de 14 ans, mais sur le plan du développement, ils seraient plus proches, ce qui crée un terrain de jeu plus équitable. Et je pense que cela contribuerait à combler cet écart de développement, qui, à son tour, est l'un des moteurs des résultats scolaires. Les garçons commencent derrière et ne rattrapent jamais leur retard. Et c'est parce qu'il y a un écart de développement du cerveau.

Korbey : Je dois avouer que je suis sceptique - deux de mes fils sont les plus jeunes de leur classe et ils s'en sortent très bien ! Je pense qu'il s'agit d'une solution unique qui ne convient peut-être pas à tous les enfants et qui pourrait donner à de nombreux garçons l'impression qu'ils ne sont pas à la hauteur de la tâche comme le sont leurs homologues féminines. En réaction à votre livre, l'idée de *redshirter* tous les garçons a suscité quelques critiques. Pensez-vous que certaines de ces critiques soient fondées ?

Reeves : Je pense que c'est quelque chose qui mérite d'être discuté et il y a des raisons d'être sceptique. Si le président Biden m'appelait pour me dire « Je vais essayer de faire passer une loi [pour *redshirter* tous les garçons] », je dirais « Non, non. Essayons à petite échelle, faisons un essai ». Il y a des coûts associés à cela -

les coûts pour finir un an plus tard, les coûts de garderie supplémentaires; il y a potentiellement la stigmatisation que vous avez mentionnée.

Pourtant, je pense que les avantages seraient suffisamment importants pour compenser les coûts, d'après ma lecture de la littérature sur le sujet. Mais la littérature n'est pas encore bien développée, donc ma réponse serait : essayons.

Je pense que l'argument le plus important contre cela est que beaucoup de garçons n'ont pas besoin de cette année supplémentaire.

Mais l'écart de développement qui m'inquiète n'est pas mesurable à l'âge de 5 ans ; il est mesurable à 15 ans, mais c'est beaucoup plus difficile à prévoir. Donc la raison pour laquelle je veux faire commencer les garçons plus tard n'est pas pour qu'ils soient plus âgés à la maternelle, mais pour qu'ils soient plus âgés en première ou deuxième année du secondaire. Et si vous le faites suffisamment tôt, les problèmes de stigmatisation ne seront pas aussi importants. Cela semble bizarre aujourd'hui, mais je peux imaginer un monde où nous nous habituons à *redshirter* tous les garçons.

La dernière chose que je dirai, c'est que les garçons qui m'inquiètent le plus finissent très souvent, de toute façon, par faire une année d'école supplémentaire. Un garçon noir sur quatre aura redoublé une année d'école d'ici la fin de son secondaire. Nous avons beaucoup de garçons qui sont retenus (qui échouent leur année scolaire), ou qui échouent tout simplement dans le système éducatif. S'ils échouent, n'est-ce pas mieux de leur donner une longueur d'avance ?

Korbey : Une autre de vos solutions proposées concerne l'enseignement technique et professionnel (ETP). Nous avons toujours du mal à nous imposer dans les programmes américains d'enseignement professionnel et technique. Qu'est-ce qui, dans ces programmes, pourrait aider certains garçons à mieux réussir que dans la filière universitaire traditionnelle ?

Reeves : La réponse honnête est que nous ne savons pas pourquoi [l'ETP aide les garçons à réussir]. Nous savons par contre qu'un investissement accru dans la formation professionnelle et l'éducation semble aider particulièrement les garçons et les hommes.

Dans le livre, j'appelle à la création de 1 000 nouvelles écoles de formation technique avec des subventions fédérales. Nous pourrions ainsi doubler le nombre d'élèves ayant accès à une école de formation technique. Il ne fait aucun doute que des investissements plus importants dans un apprentissage plus professionnel et appliqué de type ETP aideraient de manière disproportionnée les garçons.

Korbey : Un autre facteur en jeu, dites-vous, est le manque d'éducateurs masculins dans les écoles primaires et secondaires. Comment attirer davantage d'hommes vers l'enseignement ?

Reeves : La profession enseignante de la maternelle à la 12^e année compte aujourd'hui 24 % d'hommes, et seulement un enseignant du primaire sur dix est un homme. À la maternelle et les premières années du primaire, environ 3 % des éducateurs sont des hommes.

Il y a deux fois plus de femmes qui pilotent des avions de l'armée américaine, en termes de proportion de la profession, que d'hommes qui enseignent dans des salles de classe. Mais ce qui est intéressant, c'est que l'armée américaine est en train de concevoir les avions pour qu'ils soient beaucoup plus inclusifs - les sièges et les cockpits ont été conçus pour des hommes d'un mètre quatre-vingt-dix, alors ils les reconçoivent.

Que faisons-nous d'équivalent pour repenser le système éducatif afin d'y inclure plus d'hommes ? Je ne nous vois pas redéfinir la formation des enseignant-es. Je ne nous vois pas offrir des bourses d'études aux hommes. Je ne vois rien de tout cela. On se contente de rester les bras croisés.

L'anglais est une matière où les garçons semblent tirer un grand bénéfice de la présence d'un enseignant masculin. Pourtant, c'est dans cette matière, pour laquelle je pense que les garçons en tireraient le plus grand bénéfice, qu'il y a le moins d'hommes. Pourquoi pas des bourses pour que les hommes deviennent professeurs d'anglais ? Depuis des dizaines d'années, des bourses sont accordées aux femmes pour qu'elles s'orientent vers les disciplines scientifiques et technologiques. Et je soutiens pleinement cette idée - c'est une excellente idée parce que nous essayons de faire en sorte qu'il soit plus facile d'aller à contre-courant.

Korbey : Vous écrivez que la solution pour aider les garçons et les hommes « n'est pas de revenir en arrière à l'époque où les garçons étaient prioritaires dans l'éducation par rapport aux filles, ou à une abondance d'emplois manufacturiers, mais plutôt d'aider les hommes à s'adapter à la réalité actuelle ».

Afin d'aider davantage de garçons et d'hommes à s'épanouir, quel rôle les écoles primaires et secondaires doivent-elles jouer dans cette réimagination de la masculinité au XXI^e siècle ?

Reeves : Avoir un environnement et une culture qui reconnaissent la réalité actuelle : dans l'ensemble, les garçons sont ceux qui ont le plus de difficultés dans notre système éducatif.

Nous avons remplacé un système éducatif dans lequel la supériorité des hommes était considérée comme acquise par un nouveau scénario pour les filles et les femmes qui leur donne un pouvoir incroyable. C'est un scénario de réussite scolaire, d'indépendance économique et de messages forts du type « Vas-y, ma fille ! » et « Girl power ! ». Et j'adore tout ça. Mais où sont les messages équivalents pour les garçons ?

Si nous n'agissons pas rapidement, je crains que l'idée même de réussite scolaire ne commence à être considérée comme féminine : l'idée même d'aimer l'école, d'aimer les cours d'anglais, d'aimer la poésie métaphysique comme je l'ai fait - mon professeur d'anglais était un vétéran de la guerre de Corée et il m'a appris à aimer John Donne. Il nous faisait pleurer en lisant de la poésie métaphysique. Et ça m'a fait sentir que c'est génial d'aimer les mots, la poésie et l'anglais.

Dans un même temps, ne soyons pas trop prompts à qualifier de toxiques, ou même de pathologiques, des traits de comportement que l'on retrouve plus souvent chez les garçons ou les hommes (par exemple, si les garçons ont besoin de courir partout, d'être plus physiques, d'être plus compétitifs ou de prendre plus de risques, cela signifie que quelque chose ne va pas chez eux). Nous ne pouvons pas demander aux établissements d'enseignement d'utiliser une norme féminine pour juger tous les élèves, car, par définition, cela serait mauvais pour les garçons.

Veillons à ce que nous ne freinions pas l'autonomisation des femmes et des filles, mais que nous diffusions dans nos écoles et leurs salles de classe des messages tout aussi « autonomisants », forts et positifs pour les garçons.

Pour en savoir plus, lire l'article paru dans [The Atlantic en octobre 2022](#).